

DISCOURS PRONONCE PAR LE Dr. SCHMITT,

PRÉSIDENT DU SECRÉTARIAT D'ÉTAT ALLEMAND
POUR LA ZONE FRANÇAISE DU WURTEMBERG
ET DU HOHENZOLLERN,

a l'inauguration du cimetière de Schoemberg
le 23 octobre 1946

Nous nous sommes réunis pour faire, devant cette croix dont les croisillons semblent serrer au coeur du ciel ce cimetière, revivre le souvenir de ceux qui ont été criminellement mis à mort dans les camps que la terre brune a institués dans le cercle de Balingen : le souvenir d'hommes de France, de Russie, de Pologne, de beaucoup d'autres pays encore et d'Allemagne aussi. Ces hommes, qui ne s'étaient rendus coupables d'aucun crime ont été entraînés ici pour faire tourner la machine de guerre de leur ennemi et, quand ils furent tombés malades et quand la faim eut fait d'eux des squelettes, alors, leurs tortionnaires leur permirent de mourir ; pour ne pas être obligé de nourrir des bouches devenues inutiles ils les ont abattus. Et puis, on les a enfouis comme on enterre de la charogne à la voirie, sans nom et sans croix, et les bourreaux ont peut-être trouvé du plaisir à croire qu'aucun vestige ne pourrait dorénavant faire connaître leurs crimes à une postérité frémissante de dégoût et d'horreur. Mais tout se sait. On a découvert le charnier et mis à jour son ignominie qui est aussi l'ignominie de notre pays.

Certes, je ne l'ignore pas, presque personne n'a su ces choses et ceux qui en savaient quelque chose ne savaient pas tout, et ceux qui savaient tout, savaient aussi ce qui attendait celui qui, devant l'horrible, crierait trop haut l'horreur dans l'oreille des hommes. Mais cette ignorance ne saurait nous absoudre du crime, dont se rend coupable tout homme qui est resté ignorant pour ne pas avoir voulu savoir. Pouvons-nous nier par devant nous-mêmes que, parfois, une rumeur fit le tour du pays, une rumeur qui nous parlait vaguement de certains méfaits se passant par-ci et par-là? Et, n'eut-il pas été de notre devoir, du devoir d'hommes dans les villages desquels, chaque dimanche, la cloche appelait les hommes à l'église, de s'occuper un peu de ces rumeurs et de chercher à savoir, si vraiment, notre pays était devenu un repaire d'assassins et si, partant, les hommes qui nous gouvernaient, et nous demandaient l'obéissance que l'on doit à César étaient, eux aussi, des assassins.

Mais nous ne voulions pas savoir cela, et presque personne de chez nous ne voulait être renseigné, car nous voulions nous préserver la paix de l'âme dont nous avons besoin pour rester capables d'obéir sans trop de vergogne à ceux que nous avons, par lâcheté

ou aveuglement, investi du fléau avec lequel, maintenant, ils frappaient et nous-mêmes et les pays subjugués.

De ceci, rien ne nous acquitte. Ce crime reste à notre compte, même si nous sommes d'accord avec le jugement de Nuremberg qu'une grande partie du mal qui a été fait en notre nom à des hommes de partout, a été exclusivement l'oeuvre d'une bande de gangsters et ne peut, partant, être imputé à l'ensemble de notre nation. Nous devons reconnaître ce crime par devant nous-mêmes et nous devons le faire au nom de l'honneur que nous devons sauver, en lui ouvrant le chemin d'un passé encore sans tache, à un avenir, qui ne pourra bannir les ténèbres dans lesquels notre âme végète aujourd'hui que, si la lumière de la vérité, acceptée et professée librement, les plonge dans la clarté. Et cette vérité, nous devons la clâmer chaque fois qu'un vestige nous rappellera l'ignominie d'hier et nous ferions bien de ne pas accorder au fait que les frères de ceux à qui a été fait le mal nous entendent, la vertu de nous plonger dans un mutisme honteux et commode, et il ne nous est pas permis d'endormir notre conscience du fait que nous savons qu'aussi, ailleurs dans le monde, des hommes ont fait du mal à des hommes. Le crime d'autrui ne rend pas le nôtre nul et non avenu.

Maintenant, nous avons tiré les victimes d'un régime criminel de leur charnier et nous leur avons aménagé ici, dans ce cimetière un digne lieu de repos. Le Gouvernement de ce pays le place, dès aujourd'hui, sous sa garde, et l'entretiendra consciencieusement comme monument d'une époque terrible dans laquelle les hommes de notre pays ont toléré la tyrannie parce qu'ils avaient peur de voir comment la face de leurs tyrans était sanglante et hideuse. Nous n'avons, de ce fait, encore rien réparé, mais en repensant intensément ici, sur cette terre imbuë de sang et de larmes, ce qui fut, nous poserons la première pierre d'un avenir dans lequel les hommes de notre continent auront, peut-être à pleurer un peu moins que notre génération, de ce côté des frontières et de l'autre a dû le faire. Voyons là-dedans le véritable sens de cette cérémonie et nous agirons alors comme les victimes dans ces tombeaux veulent que nous le fassions, car les morts ne réclament pas châtement et vengeance pour ce qui fut hier, mais la bénédiction de Dieu pour ce qui sera demain